

Iskayñinñisña wañusun;
Ama beparihwayñu.

1783 bis Mananñoha kawsaymanñu :
Kay sonñuymi sapan usun.

1785 Kusi-ñoyllur, maytaj kusi?
Maytaj ñay ñoyllur nawiyki?
Maypitaj ñay samayñiyki?
ñanñu ñay ñakasha ususi?

Mourons tous deux, s'il le faut;
Ne me laisse pas seul dans le monde.

Je ne saurais vivre sans toi :
Mon cœur succombe dans la solitude.

Étoile de joie, où est ta joie?
Où est l'étoile de ton regard?
Qu'est devenue ta vivante haleine?
Es-tu la fille que son père a maudite?

c'est à Stella qu'Ollantaï parle en ce moment. Tschudi, qui affirme aussi dans son texte remanié, que c'est une faute d'impression, nous présente la variante *yuyarkanki*, sans nous dire si c'était la vraie leçon de son manuscrit, ce que je ne crois pas : car *yuyarkanki*, qui correspond, selon les cas, au passé défini ou au passé indéfini du verbe *yuyay*, *penser, méditer*, et qui étant à la 2^{me} pers. sing. voudrait dire *tu as pensé, tu as médité*, n'aurait ici aucune application, comme on le reconnaîtra clairement en analysant le mot *sipiytaraj*. *Sipi*, *mort*; *sipiy*, *ma mort*; *sipiyta*, *à ma mort*; et *sipiytaraj*, *jusqu'à ma mort*. Ainsi la leçon de Tschudi donnerait ce sens : *Tu as médité*, (ou *pressenti*, comme le veut Tschudi) *jusqu'à ma mort*, ce qui serait déplacé ici.

1783 bis. Ce vers n'existe pas dans les textes de Tschudi, et dans celui de Markham, il y a dans le passage un vers équivalent quant au sens :

Wañullasaj sapy wahñu
Je mourrai seul délaissé

Le dernier mot de ce vers se lisait dans Markham *wayñu* (huaychu), ce qui n'est pas quechua : nous l'avons corrigé en y substituant *wahñu* qui est une variante de *wahña*, *pauvre*, et dont le sens est non-seulement *pauvre*, mais *délaissé, abandonné par les siens*. Il est évident que tout ce passage est composé de trois quatrains, et qu'il y a par conséquent ici une lacune dans les textes de Tschudi.

1788. En quechua *USUSI* équivaut à *filie* par rapport au père; *ñu* se dit *ñuri*, aussi par rapport au père : car toutes les relations de parenté changent de nom selon le sexe de chacune des deux personnes entre lesquelles elles existent. Ainsi *frère* se dit *wawñi* par rapport à un autre frère, et *tura* par rapport à une sœur. *Sœur* se dit *pana* par rapport à un frère, et *ñaña* par rapport à une autre sœur. Dans ce vers, qui littéralement veut dire simplement *Es-tu la fille qu'on a maudite?* l'expression *ususi*, *filie*, indique clairement qu'on parle de la malédiction du père, ce qui justifie notre traduction : car en français le mot *filie* seul, n'indiquerait pas le rapport direct avec le père.

Kusi-ñoyllur.

STELLA.

Ollantay, kay ñunka wata
1790 Karaj miyu rakıwanñis;

Kunantaj huñupwanñis
Huh kawsayman : hinan wa-
llakita, kusita Yupankı. [tan

Kawsañuntaj bapaj Inka!

(Yupankiman kutrispa.)

Pendant dix ans, mon Ollantaï,
On nous a fait partager le poison
de la douleur;

Et maintenant on nous réunit
Pour une nouvelle vie : c'est
ainsi que Youpanqui fait succéder
la joie à la douleur.

Longue vie à notre illustre roi!

(En s'adressant à Youpanqui.)

1789-1794. Mot-à-mot :

Ollantay, kay ñunka wata,
Ollantaï, ces dix années,

Karaj miyu rakıwanñis;
De la douleur le poison on nous a partagé;

Kunantaj huñupwanñis
Et maintenant on nous réunit

Huh kawsayman : hinan watan
Pour autre vie : ainsi attache

llakita, kusita Yupankı.
Et la peine et la joie Youpanqui.

Kawsañuntaj bapaj Inka!
Vive longuement l'illustre roi!

Le verbe *rakıy* n'a jamais signifié *séparer*, comme Tschudi le croit; mais diviser une chose pour la distribuer entre plusieurs personnes, ou la partager entre deux. De plus, faire de *poison* le sujet de ce verbe, et attribuer ainsi au *poison* le pouvoir de séparer, est une atteinte portée au bon sens en même temps qu'à la grammaire, le verbe étant dans la forme impersonnelle et *poison* en étant le complément. Pour être logique, Tschudi, dans le vers suivant, devrait avoir fait aussi du *poison* le sujet du verbe *huñuy*, *réunir*, puisque ce verbe est dans la même forme. Au contraire le verbe *watan* au vers 1792, que Tschudi traduit encore comme s'il était dans la forme impersonnelle, n'a pas cette forme : c'est la 3^{me} pers. sing. du prés. de l'Ind. de *watay*, *attacher, lier, joindre*, dont le sujet est *Yupankı*. C'est pour n'avoir pas compris cela que Tschudi met un point avant *Yupankı*, et qu'il rattache ce nom à la proposition suivante, dont le sujet n'est pas *Yupankı*, mais *bapaj Inka*, *l'illustre roi*.

1790. Le mot *miyu* est pris ici au figuré, comme au vers 137, pour *disgrâce, fatalité*. Dans le sens propre, *poison*, il ne pourrait recevoir, selon le génie de la langue

1795 hanmi huh kawsay kajtinka
Asqan watatan yupanki.

Willaj-Uma.

Mosuj pafata apamuy
Ñustanhista pafanapaj !

(bapaj pafata furaspa
makinta muhanku.)

Inka Yupanki.

Kayha warmiyki Ollantay ;
1800 Yupayhaykuy kunanmanta.

hanri hamuy Ima-Sumaj,
Kay bashnyman, sumaj urpi,
Wankikuj han kay kururpi,

(Makinpi wankispa.)

hanmi kanki hoyllur huma

Ollantay.

1805 hanmi kanki ahiwayku
han, Awki, makiykiman

Oui, dans la nouvelle existence
que tu nous donnes, il est juste que
tu comptes beaucoup d'années.

L'ASTROLOGUE.

Qu'on apporte des vêtements
neufs pour revêtir notre princesse !

(On la revêt des vêtements
royaux et on lui baise la main.)

LE ROI YUPANQUI.

Regarde ta femme, Ollantaï,
Dès aujourd'hui honore-la comme
telle.

Et toi, Bella, viens sur mon sein,
charmante colombe, que je t'enlace
dans ces liens d'amour.

(En la serrant dans ses bras).

Tu es la pure essence de Stella.

OLLANTAÏ.

Tu es notre protecteur,
Puissant prince ; par ta main est

quechua, le qualificatif *karaj* qui signifie *douloureux, cuisant*. Barranca et Tschudi, dans leurs traductions, s'en sont tenus au sens littéral, et le premier, dans sa note sur ce passage, dit que la locution *karaj miyu* veut dire *l'amour*, ce qui est inouï pour nous.

1799. Après ce vers, le texte de Markham nous en présente deux que nous ne trouvons dans aucun autre texte, et dont il n'y a pas de trace dans la traduction de Barranca. Les voici :

Kaytajmi hay ususiyki

Voici cette tienne fille ;

Huñukuyhis mosujmanta

Réunissez-vous de nouveau.

Comme Tschudi le fait observer, cette addition interrompt inutilement la suite du discours, et tout indique qu'elle est d'origine moderne, d'autant plus que le roi ne pouvait dire à Ollantaï, à Stella et à Bella, de se réunir de nouveau, puisqu'ils n'avaient jamais été ensemble.

Tukuy puti nanta pantan,

Han llapata saminhawayku.

Inka Yupanki.

Hikallata putikuyhis

(Ollantayta.)

1810 Kusi kahun huh samipi :
Ñan warmiyki makiykipi,
Wañnymantan kespinkihis.

1809-1812. Mot-à-mot :

Hikallata putikuyhis,

Beaucoup moins soyez tristes,

Kusi kahun huh samipi,

Que la joie soit dans un nouveau bonheur,

Ñan warmiyki makiykipi ;

Déjà ta femme est dans tes bras ;

Wañnymantan kespinkihis.

A la mort vous avez échappé.

Dans la construction quechua, non-seulement les mots, mais même les phrases entières, sont à l'inverse de la construction française : ainsi, pour rendre exactement le sens de ce passage, il faudrait dire : « Vous avez échappé à la mort : ta femme est déjà dans tes bras : dans ce nouveau bonheur, la tristesse doit être bannie et la joie doit renaître. » Où l'on voit qu'il faut commencer par le dernier vers. La traduction ligne par ligne de Markham et de Tschudi n'offre que des incohérences, aussi contraires au génie des langues modernes, qu'à celui de la langue quechua.